Un « philosophe » ou un « saint » ?

(entretien avec Madeline Chalon)

“Philosopher” or “saint”?

Ein „Philosoph“ oder ein „Heiliger“?

Michel Surya

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2592>

DOI : [10.4000/leportique.2592](https://doi.org/10.4000/leportique.2592)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 25 octobre 2012

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Michel Surya, « Un « philosophe » ou un « saint » ? », *Le Portique* [En ligne], 29 | 2012, document 1, mis en ligne le 15 décembre 2014, consulté le 26 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2592> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.2592>

Ce document a été généré automatiquement le 26 mars 2021.

Tous droits réservés

Un « philosophe » ou un « saint » ?

(entretien avec Madeline Chalon)

“Philosopher” or “saint”?

Ein „Philosoph“ oder ein „Heiliger“?

Michel Surya

- 1 Madeline Chalon – Vous venez de publier un second livre sur Georges Bataille qui vient, vous le dites, compléter le premier (*Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, réédité cette année chez Gallimard, dans la collection *Tel*). Le titre que vous avez donné à ce nouvel ouvrage – *Sainteté de Bataille*¹ – peut surprendre, dans la mesure où Bataille n'a, *a priori*, rien de ce que l'on nomme communément un « saint ». Qu'entendez-vous alors par « sainteté » de Bataille ?
- 2 Michel Surya – *Écartons d'emblée l'hypothèse de la provocation. Celle qui consisterait à rabattre Bataille sur le christianisme, par exemple. Cette tentation existe, qui resurgit régulièrement – un livre encore il y a peu l'a soutenue jusqu'à la sottise. Non, ce titre s'inspire des détournements (quasi au sens situationniste) que Bataille a lui-même beaucoup opérés, jusque et y compris dans ses titres ou sous-titres : Catéchisme de Dianus, L'Alleluiah, La Somme athéologique, etc. J'ajoute : il a imaginé un livre – il en a imaginé beaucoup qu'il n'a malheureusement pas écrits – qui se serait intitulé : LaSainteté du mal. On voit que le mien s'en tient tout près, même si, en effet, il lui fait faire un saut supplémentaire, qui déconceptualise, soit, qui biographise, si l'on veut. En réalité, qui expérientialise. Saut facile à faire si l'on a à l'esprit qu'il s'est, parfois, lui-même dépeint en saint. Pour aucune espèce d'édification, on l'imagine. Non, pour marquer tout au plus la part d'excès, de folie, d'idiotie (etc.) qui le traverse – existence, expérience, pensée, représentation. Ce que j'appelle pour ma part son anti-philosophie. C'est l'hypothèse à laquelle se tient ce livre (laquelle hypothèse ne cesse pas de faire de lui un philosophe aussi).*
Mais j'ajouterai ceci : je tiens généralement – autrement dit, il n'est pas question là que de Bataille – que faire à ce point-là l'expérience de la pensée et de l'art, au point qu'il y soit mis tout en jeu – de soi, de l'art et de la pensée – constitue l'une des seules saintetés possibles restantes (façon de sauver un mot devenu sans emploi). Auparavant, j'aurais dit : « sacralités », mot que j'ai toujours associé à l'expérience de soi comme penseur ou comme artiste (à la pensée

ou à l'art comme expérience absorbant la totalité de la possibilité de soi au monde) – mais la torsion n'y était pas suffisante. Il y a une sainteté manifeste de Bataille comme il y a une sainteté manifeste d'Artaud, Nietzsche, Kafka – les noms sont innombrables qui tous n'atteignent pas à un degré pareil de « consommation », pour reprendre un mot cette fois de Bataille. De ce point de vue, ce livre qui est tout entier théorique, à la différence du premier qui ne l'était qu'en partie, est biographique aussi ou en outre ; au sens où « sainteté » tiendrait lieu d'un nom de genre du portrait, au même titre que, dans la peinture, « vanité ».

- 3 M. C. – On connaît surtout Bataille pour ses récits érotiques, très peu pour ses textes politiques (pourtant nombreux). Dans *Sainteté de Bataille*, vous revenez sur la question de son engagement politique – sur son « exigence et son inquiétude au sujet du politique », pour reprendre une expression de Jean-Luc Nancy. Comment expliquez-vous ce désintéret pour la pensée politique de Bataille, qui fut pourtant, c'est incontestable, un penseur (de la) politique de son temps (je pense surtout, ici, aux années 1930) ?
- 4 M. S. – *Votre question va vite. Plusieurs points dedans. Les années 1930, le principal. Et le plus difficile. Que Bataille ne représente ou n'engage qu'en partie, mais pour une partie déterminante. Entêtantes années 1930, auxquelles on rapporte souvent les nôtres, pas sans raison même si c'est le plus souvent sans bien savoir en quoi ni comment. Impossible d'entrer ici dans le détail. Disons au moins cela pour commencer : Bataille, en sociologue qu'il est aussi, a cette intuition que le fascisme et le communisme sont des religions (plus des politiques pour quoi pourtant elles se donnent ou passent). Pas en soi, ni constitutivement. Il a lu les théoriciens de l'un comme de l'autre, qui les établissent en tant que politiques, fût-ce en politiques de la fin de la politique (motif qui retient toute l'attention de Bataille). Mais il observe ceci, de quoi la lecture de leurs théoriciens respectifs ne l'avertissait pas : leur « séduction » est de nature religieuse. Leurs représentations de masse aussi. On pourrait préférer dire : de « nature mythique », mais, le disant, on n'atteindrait sans doute qu'à une partie de ce qui est mis en jeu (cela dit, son analyse tergiversera sur ce point). La question du communisme n'est pas celle à laquelle il s'attache essentiellement ; il en mesure l'échec, le caractère de tyrannie (il parle aussitôt, six ans après l'arrivée de Staline au pouvoir, de « césarisme ») ; et le déplore, comme il est normal à l'extrême gauche, où il se tient. La question essentielle pour lui est celle du fascisme. Lequel ne peut pas être un échec ; lequel doit triompher, triomphera ; il s'en montre tout de suite très sûr. Assurance qui tranche. Trois mouvements pour dire vite : d'abord, il pense le fascisme (au moyen, entre autres, de l'extraordinaire article qu'est « La structure psychologique du fascisme », auquel je consacre tout un chapitre) ; ensuite, il le combat – c'est la courte et violente période connue sous le nom de Contre-Attaque, qui regroupe des intellectuels d'extrême gauche et le voit se réconcilier avec Breton et les surréalistes ; enfin, il le dépasse. Les deux premiers mouvements sont connus, du moins compréhensibles. Le troisième l'est moins qui consiste à créer lui-même une religion susceptible de s'opposer aux deux que le communisme et le fascisme sont. C'est le moment connu sous le nom d'Acéphale, de sa revue et de sa société secrète, distinctes l'une de l'autre. Idée folle, expérience folle, sur lesquelles je m'attarde longuement.*
- 5 M. C. – Il serait intéressant, dès lors, que vous nous donniez quelques précisions sur ce que Bataille comprend sous le nom de « religion ». Il a écrit une *Théorie de la religion* et tout en revendiquant une position strictement athéologique, il a pu dire aussi : « Nous sommes farouchement religieux ». Vous rappelez, à juste titre, que Bataille était aussi sociologue. Dans quelle mesure sa pensée de la religion hérite-t-elle de la tradition sociologique française (Durkheim, Mauss, etc.) ? Et en quoi, aussi, l'excède-t-elle ?

- 6 M. S. – C'est là toute la difficulté. Où l'on voit la sauvagerie de ses méthodes (sauvagerie tout à fait anti-philosophique). Il ne fait pas de doute qu'il est ce sociologue qu'on a dit, fût-ce d'une sociologie tout de même hétérodoxe. Lecteur assidu de Mauss en effet, auquel sa notion de « dépense » doit essentiellement. Laquelle notion s'affranchit cependant aussitôt de tout sociologisme pour devenir le moyen d'une théorisation hystérisée – c'est-à-dire intéressant l'expérience davantage que l'interprétation. C'est sa singularité : rien qui reste du côté de ce qu'il est convenu d'appeler le « savoir ». Il veut certes le savoir, autant de savoir que possible, tout le savoir si tout le savoir était possible (et, de ce point de vue, la curiosité de savoir chez Bataille est très considérable). Mais ce n'est d'aucune façon pour s'établir dans la satisfaction ou dans la satiété de le posséder. Ni pour l'augmenter ni pour le propager. Il y a pour lui une valeur d'usage du savoir comme il disait qu'il y en a une de Sade (c'est le titre de l'un de ses grands articles des années 1930). Valeur d'usage, autrement dit : à quoi ça sert que je sache tout ce que je sais si ce n'est pas pour que je fasse l'expérience et que j'en sache tout et qu'en savoir tout c'est n'en rien savoir. C'est n'avoir rien pour savoir de tout savoir. L'analogie vaut ce qu'elle vaut ; je la tente tout de même, par souci de clarté : il y a à peu près autant de différence chez lui entre le savoir et l'expérience qu'entre la théorie et l'action révolutionnaires.

Je peux essayer de dire les choses autrement, et du point de vue de la religion puisque c'est de la religion que vous posez la question. Le savoir, s'agissant de la religion, constitue soit le savant soit le prêtre. Or ce sont deux figures dont on ne peut pas dire qu'elles ne l'intéressent pas, dont on doit dire qu'il s'emploie à les dépasser. Qu'il dépasse au moyen de deux autres, substitutives : le chaman ou le mystique. Je vous accorde qu'il se dit ici ou là, notamment au début d'Acéphale, « religieux ». Mais c'est aussitôt pour sauvagement (en sauvagement qu'il est) en tordre le sens. Il a lu et étudié les religions, en effet. Mais pas pour être leur interprète ou leur herméneute. Pour être religieux lui-même. Non pas même ou pas seulement pour être religieux, mais pour fonder une religion. Une religion ? Non : pour dépasser les limites des religions lues et étudiées. Une religion sans dieu, d'abord, essentiellement, ce point est cardinal. Une religion ensuite qui bannit tous les savants et tous les prêtres. Qui ne se donne que comme non-savoir d'une mystique sans dieu – athéologique. Non-savoir qui ne se constitue pas en théoricisme a fortiori – en savoir d'un non-savoir du savoir –, mais en expérience. Il ne veut pas pour lui moins que l'expérience non-sachante du chaman ou du mystique, quoiqu'il dispose du savoir du philosophe ou du prêtre. C'est sa sauvagerie ou sa folie. Qui va susciter la risée de Sartre. Dans un premier temps du moins. Son intérêt dans un second.

Plus tard, après la guerre, l'âge l'assagissant sans doute, Bataille se replie sur une position essentiellement théorisante, et presque plus aucunement expérientielle (de ce point de vue du moins). Ce qui va donner ses grandes œuvres que sont La Part maudite, La Souveraineté, L'Érotisme, Théorie de la religion. Un cycle différent en nature de celui qu'avait constitué sa Somme athéologique (L'Expérience intérieure, Le Coupable, etc.). Même si, bien sûr, la distinction n'est pas si marquée que je le dis là.

- 7 M. C. – Cette mystique athée a-t-elle quelque rapport avec la philosophie de Nietzsche, dont on connaît l'importance pour Bataille ? Vous dites par ailleurs que sa lecture de Nietzsche restera « sous influence chestovienne » (Chestov, dont on néglige trop souvent le poids dans la pensée de Bataille). Qu'entendez-vous par là ?
- 8 M. S. – Une phrase que je rappelle pour commencer de répondre à votre question, qui est de Bataille bien sûr : Nietzsche, « ma seule compagnie sur terre ». De quoi mesurer l'importance, comme vous dites, de la pensée de Nietzsche pour Bataille.

Pour autant, il n'en constitue pas le « continuateur » – ce serait trop simple –, et cette histoire de « mystique athée », comme il eût lui-même dit, marque un écart. L'athéisme de Nietzsche n'est

pas douteux, mais je ne me souviens pas qu'il ait jamais parlé pour lui-même, encore moins pour se définir, de mysticisme. Quand bien même il n'y a rien que Nietzsche ait pensé qu'il n'ait voulu vivre, il n'a pas porté l'expérience de pensée qui a été la sienne, sans doute l'une des plus hautes, au rang de la mysticité. Son expérience – l'expérience selon lui – ne pourrait d'ailleurs pas sans tort ou sans préjudice être tenue pour « intérieure ». C'est étrange donc : aussi loin que Bataille se soit représenté et tenu comme le continuateur de Nietzsche, ce n'est pas sans faire faire à celui-ci quelque chose comme un pas en arrière. On peut tenter de le dire autrement : la place de la mort de Dieu dans la pensée de Nietzsche est loin d'être aussi considérable qu'on le pense le plus souvent. Tout du moins ne s'y établit-il pas, la tenant comme la condition dont sa pensée a besoin. C'est moins net chez Bataille qui n'opère certes pas une régression ante mortem de la mort de Dieu – il est bel et bien athée –, mais qui campera dans ce que j'appelle quelque part dans le livre sa « mourance ». Mourance que je pourrais résumer ainsi : Dieu ayant été éternel – c'est son prédicat principal –, sa mort ne peut qu'elle-même être éternelle. Autrement dit, à la place de Dieu, il n'y a pas rien, il ne peut pas rien y avoir, il y a ce Dieu mourant-mort. En cela il obéit à l'inspiration des Russes, qu'il prolonge et radicalise. De Chestov en effet, comme vous le dites. J'insiste longtemps sur cette influence, parce que c'est par lui que Nietzsche lui est arrivé et parce que c'est lui aussi qu'il l'amènera à se déprendre de l'autre grande influence qui a pesé sur lui, celle de Hegel. Deux grandes figures se disputent sa « formation » (étrange, rien moins que désordonnée), celles de Nietzsche et de Hegel. Encore faut-il préciser : d'un Nietzsche chestovianisé et d'un Hegel kojévianisé (du nom de Kojève, qui a été son proche ami et qui l'a introduit, avec d'autres mais plus que d'autres, dans la lecture de la Phénoménologie). Entre les deux influences, la barre de fraction que constitue l'histoire, dans laquelle il n'entrera qu'en s'écartant de l'influence de Nietzsche, et dont il ne sortira qu'en s'efforçant de se débarrasser de l'influence de Hegel. Double mouvement et contradictoire, qui ne se résoudra jamais complètement dans un ralliement entier. Le tiraillement est constant (en réalité, c'est un déchirement) et l'influence de Hegel considérable dans des livres – ceux de l'après-guerre notamment – qu'on croit marqués par la seule influence de Nietzsche. Bataille aurait donc vécu dans la (seule) compagnie de Nietzsche, il le dit en effet ; mais il dit aussi, ailleurs, qu'il aurait voulu être Hegel.

- 9 M. C. – Vous montrez, et même démontrez, comment la pensée de Bataille a pu parfois être travestie par certains de ses plus proches « amis », et d'abord par celui qui a donné toute sa force à ce motif de l'amitié, Maurice Blanchot. Quelles sont alors, selon vous, les conditions d'une approche et d'une lecture « probe » de cette œuvre, au sens que Nietzsche donnait à ce terme ? Pour parler très simplement, quels conseils pourriez-vous donner à de nouvelles générations de lecteurs, ils existent, se mettant à la recherche du « vrai Bataille » ? Ne sont-ils pas condamnés à en passer aussi, comme cela est toujours le cas pour Nietzsche, par les tours et détours, les labyrinthes des interprétations et des « déformations », des anamorphoses ? Son expérience n'est-elle pas condamnée, comme toute expérience, à être rejouée de manière forcément infidèle ? Qui, aujourd'hui, pourrait dire (comme Bataille le disait à propos de Nietzsche) « je suis le seul à me donner non comme un glossateur de Bataille, mais comme étant le même que lui » ?
- 10 M. S. – La question n'est pas celle-là : si j'avais voulu me faire le même que..., comme vous dites, ce que votre question insinue, je l'aurais fait dès la biographie (La Mort à l'œuvre) ; j'avais l'âge de, le goût de, etc. Or, non (personne en tout cas pour avoir osé le dire). Ni mimétisme ni monomanie, donc. Ni identification ni ventriloquie. Je ne suis pas celui qui saurais – sous entendu : le mieux... On est quelques-uns à lire Bataille, à le lire avec constance. Tâche difficile, n'est-ce pas ? Assez difficile pour que la constance ne fasse pas tout. Il peut y falloir aussi,

comment le dire ? De la vigueur, de la violence. Je dis cela au sujet de Blanchot, sur lequel vous m'interrogez et sur lequel je reviendrai. Revenons en arrière. Pour dire qu'il a fallu d'abord « établir » cette œuvre. L'établir parce qu'elle nous a essentiellement été donnée posthument. C'est après la mort de Bataille qu'il a été rendu possible de la lire en effet en entier, c'est-à-dire de découvrir combien il n'avait été possible de la connaître jusque-là qu'en très petite partie. La partie « érotique » (romans, récits, poèmes) a d'abord été celle qui a été connue – facilitant la constitution de Bataille en figure d'irrégulier ou de maudit. Puis, très vite, la partie conceptuelle (politique, esthétique, sociologique, philosophique) – compliquant de beaucoup sa figure, que la malédiction, l'irrégularité ne suffisaient plus à contenir. Il s'est passé en somme avec Bataille ce qui se passe avec quiconque on ne découvre qu'après coup, et d'un coup. Il ne suffisait plus de dire que son œuvre était grande pour ceci ou pour cela qu'on aurait connu, mais qu'elle l'était pour ce qu'il fallait qu'on connaisse – c'est-à-dire tout. Et c'est aussitôt que ce « tout » est apparu qu'on a réellement cherché à lui nuire. À laquelle on n'a pas nuï – paradoxe notable – en lui opposant qu'elle était faible ou surfaite (première victoire), mais en lui opposant qu'elle était nocive. Doublement nocive : sale, obsessionnelle, tout ce qu'on sait, et qui a trait à sa partie « littéraire » (sauté, obsessionnalité sexuelles s'entend) ; mais douteuse surtout (mot malheureux qui semble faire l'oubli de ce que le doute engage dans la pensée et pour elle). Les procès ne lui ont donc pas manqué qui accusèrent sa partie conceptuelle (politique essentiellement) de confusions, complaisances, quand ce n'est pas de crypto-fascisme. Seule accusation réellement réhabilitaire, à l'époque. Il a donc fallu lire, étudier, argumenter – autrement dit « établir » (je me souviens que « établir » dans un numéro d'Esprit d'alors, on l'a traduit par « bétonner »). On est tenu à ça et par ça. C'est à ça en tout cas que je me tiens dans ce livre, en revenant longuement vers les années Trente, c'est-à-dire en reprenant un à un les éléments à notre disposition, qui le sont à peu près tous à présent. D'abord pour la connaissance de ces dites années, centrales ; ensuite pour ce que celles-ci sont susceptibles de nous dire des nôtres, on l'a dit déjà. Mais, c'est vrai, je ne m'arrête pas là. Notamment en parlant de Blanchot. En parlant de l'interprétation par Blanchot de ce que Bataille a vécu et pensé au sujet de la communauté. Bien sûr, il ne s'agit pas de faire de cette interprétation un préjudice équivalent à ceux qui précèdent ; ce n'en est pas moins un préjudice. Les uns diabolisaient-ils Bataille ; lui l'angéliserait. C'est mon grief sur lequel je m'attarde assez longuement.

- 11 M. C. – On ne peut que s'accorder (je m'accorde, disons) avec l'idée que *La Communauté* inavouable « euphémise » la pensée de Bataille, en y introduisant notamment des motifs venus de Levinas (l'autre, entendu comme « prochain ») et qui sont étrangers à Bataille. Et bien sûr, Blanchot entreprend une sorte de « purification », de « sublimation » de la pensée de Bataille en négligeant ce qui pourtant traverse toute son œuvre (l'obscène, la saleté, etc.). Blanchot n'est pas un historien de la pensée, plutôt un lecteur interprète (*L'Entretien infini*). Ne nous donne-t-il pas simplement à voir un « autre » Bataille (qui ferait de sa lecture de Bataille non pas une malversation mais une lecture inventive) ?
- 12 M. S. – L'idée de « lecture inventive » est séduisante. En partie du moins. Pour qu'elle le soit vraiment, il faudrait que cet autre Bataille qu'elle invente ne soit pas fictif. Je m'arrête un instant : cette phrase dit trop vite ce que je ne voudrais pas dire. En réalité, je ne suis pas si attaché que ça à la vérité d'un Bataille, laquelle supposerait d'abord que je croie moi-même n'en exister qu'une et ensuite que je la détiendrais. Double absurdité. D'abord, je représente constamment Bataille animé de vérités contradictoires et paradoxales – j'ai pour cela beaucoup insisté sur ses hétéronymies ; ensuite, je ne suis pas un « éducateur » (ni enfant ni élève), et ne me sens tenu par rien qui doive à la transmission (façon un peu rapide, je vous l'accorde, de répondre à une partie de votre question précédente) ; enfin, je plaide généralement pour une représentation de la pensée, de l'histoire, de l'histoire des idées (catégorie à laquelle je ne crois

pourtant que peu) comme « roman ». Je ne suis pas sûr, par exemple, de ne pas inventer une figure de Chestov dans ce livre ; je suis même sûr du contraire : je lui prête des traits (de caractère, de pensée, etc.), suivant qu'ils intéressent ou servent mes développements. Idem sans doute de Bataille. Ce que je dis là est assez bien fait pour que les reproches ne me manquent pas. En même temps, j'encourage par le fait à produire d'autres « romans », à charge pour ceux-ci d'être plus convaincants que le mien. Plus convaincants et aussi sûrs. C'est-à-dire assez instruits pour qu'ils servent Bataille lui-même. Mon ami Francis Marmande représente dans le *Pur bonheur* un Bataille différent du mien, auquel je m'accorde autant qu'à celui que je représente – à ce niveau, la question est de la valeur (richesse, splendeur, etc.) de sa représentation davantage que de sa véracité.

Non, ce qui fait que je me suis mis à tenir pour nécessaire la contestation de la représentation, existentielle, conceptuelle, etc., de Bataille par Blanchot, c'est que celle-ci affaiblit celle-là. À la fin, le grief que je lui fais, c'est cet affaiblissement. Lire Bataille, l'étudier peuvent permettre beaucoup de choses, les erreurs y compris, mais pas qu'on le réduise, qu'on le circonstancialise. Il y va de ce à quoi il tenait le plus : sa souveraineté. Il entre à tout instant dans celle-ci et dans ce qu'il y met en jeu quelque chose de terrible, de redoutable, rendant son existence elle-même terrible, redoutable. S'il refuse avec force, avec colère même, ce que Mascolo et Blanchot (et leurs amis, qui sont aussi les amis de Bataille) engagent en 1958, au moment de la prise du pouvoir par de Gaulle, sous le titre du « Refus » (mot majeur pour les deux hommes), c'est que ce refus ne paraît pas à Bataille assez essentiel ; qu'il le trouve même subordonné. Pour simplifier, je dis tout au plus ceci : l'interprétation après coup de Bataille par Blanchot, dans la Communauté inavouable, en 1983, subordonne Bataille (subordination tout de même inattendue). Et subordonne les lectures qui s'en sont inspirés. La question est dans ce cas, circonstanciellement du communisme ; et, essentiellement, de la politique. Leur désaccord pour finir est entier. Or ce livre fait comme si c'est leur accord qui l'était. M'attachant à cela, je m'attache à quelque chose qui devrait nous préoccuper aujourd'hui.

- 13 M. C. – Je reviens, pour finir, à cette lettre de Bataille à Mascolo. Bataille écrit : « En matière de politique, je puis seulement m'accorder à la rigueur à celle qui évite le pire ». Nous sommes alors en 1958. Qu'en est-il réellement des positions politiques de Bataille après la guerre (et ici, quatre années avant sa mort) ? Que signifie pour lui « éviter le pire » ?
- 14 M. S. – Votre question est de nouveau ainsi faite – autrement dit, très bien – qu'il me faut, pour essayer de lui répondre, le faire en deux temps. « Éviter le pire » constitue une construction rare ou paradoxale dans la bouche de Bataille. Parce qu'il n'y a rien – c'est ce qu'on croit du moins, et c'est ce qu'on est justifié de croire – que Bataille n'ait voulu comme : le pire. Or il dit là qu'il ne s'engagerait, qu'il ne s'engagerait en politique, que pour l'éviter. Est-ce que c'est incompréhensible ? Je crois au contraire que ce l'est, et que c'est marquer même, à ce moment-là de sa vie, à la fin de celle-ci comme vous le rappelez, que c'est marquer fortement même comment ce n'est pas de la politique qu'il attend quoi que ce soit, surtout pas le pire. De la politique, il attend tout au plus un arrangement, un compromis. C'est vrai, rien qui entre dans son vocabulaire. Autrement dit, il s'emploie à déparer celle-ci de quelque souveraineté que ce soit (de quelque prétention à y prétendre même). Elle n'en est pas la dépositaire. La politique ne pourrait presque rien, tout au plus que le pire soit évité. Dans son vocabulaire donc, il représente la politique comme subordonnée – il la subordonne lui-même – pour mieux montrer comment la souveraineté n'est pas politique. Est son contraire même. Et c'est ce qui l'oppose si fort à Mascolo. À Mascolo d'abord, qui s'adresse à lui, qui le sollicite (et 1958 est en effet un moment d'intense sollicitation, la plus intense possible depuis la guerre) ; à Blanchot aussi, c'est ce que mon livre essaie de dire et de démontrer, qui se reconnaît lui, tout entier, dans la sollicitation de cet

instant, 1958, et dans celle que Mascolo lui adresse, à cet instant. Leur désaccord est complet. On est libre de tenir celui-ci pour circonstanciel (ce qu'on ne fait pas même ; on le passe sous silence). Dire que la politique n'est pas ni ne saurait être souveraine, qu'au contraire même elle est essentiellement subordonnée, c'est dire que le communisme lui-même ne l'est pas, c'est dire que le communisme lui-même est subordonné. Pourquoi le communisme ? Parce que c'est l'affirmation cardinale par laquelle la politique existe encore à ce moment-là, suivant le modèle promis d'émancipation. Parce que ce l'est a fortiori agissant de l'affirmation communiste hétérodoxe que forme Mascolo contre le communisme lui-même, affirmation que Blanchot rejoint alors et reprend (la sous-estimation de cette affirmation et de la part que Mascolo y a prise continue de constituer un problème dans cette généalogie qui est la nôtre). Je reprends encore, une dernière fois : dire « la politique est tout sauf souveraine » intéresse certes la politique elle-même et donc, on l'a vu, la nostalgie qu'en montrent à contretemps et Mascolo et Blanchot (et tous les amis que Bataille a alors) mais intéresse aussi, du moins c'est ce qui nous soucie ici, Bataille lui-même et l'affirmation qui est alors encore la sienne de sa propre souveraineté. Laquelle est donc d'une autre nature. Laquelle s'apolitise, c'est ce qu'on peut en dire au moins. Mais ce n'est pas assez. On est assez tenté de penser que Bataille s'est, avec l'âge, avec l'assagissement de l'âge, accommodé de l'idée que sa souveraineté, comme sa négativité vingt ans plus tôt, serait sans emploi. Et c'est possible qu'en effet elle l'ait alors été, et qu'elle l'ait été d'une façon qui aurait pu lui paraître définitive. Or Mascolo, qui l'aime et que Bataille aime aussi (je me permets cette notation sentimentale non pas seulement parce qu'elle est vraie mais parce que Bataille est seul alors et qu'on peut difficilement l'être intellectuellement plus qu'il ne l'était), le pousse dans ce retranchement ultime : savoir ce que sa souveraineté ne sera pas une fois encore ou une fois de plus. C'est essentiellement que sa souveraineté ne sera pas politique ; autrement dit, c'est essentiellement qu'elle sera tout sauf politique. Le dilemme est fort. Et c'est le nôtre encore, qui sommes toujours entre lui et Mascolo (Blanchot).

Seconde partie de ma réponse à votre question, simple celle-ci : le pire, pour Bataille alors, c'est le colonialisme, le racisme. Il l'écrit à Mascolo, à Axelos aussi. Il faut tout faire pour les éviter. La politique le peut-elle ? Pour autant qu'elle le peut, il y a lieu de s'accorder à elle. Serait-ce d'un accord circonstancié, provisoire.

NOTES

1. . Michel SURYA, *Sainteté de Bataille*, Éditions de L'Éclat, octobre 2012.

RÉSUMÉS

Michel Surya publie cette année un nouveau livre sur Georges Bataille : *Sainteté de Bataille*. Dans cet entretien, nous revenons sur certains des points abordés dans cet ouvrage : le rapport de Bataille à la politique, à la religion ou encore à la philosophie.

Michel Surya is releasing a new opus on Georges Bataille, *Sainteté de Bataille* (*Bataille's Sainthood*). This interview focuses on a few of the book's topics: Bataille and religion, and politics, and philosophy.

Michel Surya veröffentlicht demnächst ein neues Buch über Georges Bataille: „Sainteté de Bataille“. Im Gespräch mit ihm kommen wir auf einige in diesem Werk behandelten Themen zurück: das Verhältnis Batailles zur Politik, zur Religion oder zur Philosophie.

AUTEUR

MICHEL SURYA

Madeline Chalon prépare actuellement une thèse de doctorat sur la pensée politique de Georges Bataille à l'Université du Luxembourg et à l'Université Catholique de Louvain-La-Neuve. Elle est également chargée de cours de philosophie à l'Université de Lorraine. **Michel Surya** est écrivain et philosophe. Il dirige les Nouvelles éditions Lignes ainsi que la revue *Lignes*. Il a notamment écrit deux livres sur Georges Bataille : *Georges Bataille, la mort l'œuvre* (réédité cette année chez Gallimard) et *Sainteté de Bataille* (Éditions de L'Éclat, octobre 2012).